

HOMÉLIE 25

«Quoi que ce soit que quelqu'un ose, je le déclare dans ma folie, je l'ose moi-même.»

1. Voyez quelle répugnance il manifeste encore, comme il cherche à se faire pardonner, de quelles précautions il s'entoure. Il en avait déjà pris beaucoup cependant, quand il disait, par exemple : «Daignez souffrir que pour un instant je m'écarte de la sagesse ... Que personne ne me regarde comme un insensé, ou du moins accueillez-moi, quoique je vous paraisse tel ... Puisque beaucoup se glorifient selon la chair, je me glorifierai de même.» Et maintenant il dit encore : «Quoi que ce soit que quelqu'un ose, je le déclare dans ma folie, je l'ose moi-même.» Il appelle audace et folie tout éloge qu'on se donne à soi-même, quand ce serait sous l'empire de la nécessité, nous enseignant de la sorte à fuir par-dessus tout un pareil travers. Si nous devons, après avoir même accompli toutes nos obligations, nous déclarer des serviteurs inutiles, quelle indulgence mérite celui qui, sans nécessité, fait son propre éloge ? Telle fut la cause de la catastrophe du pharisien; c'est au port même qu'il fit naufrage, en se brisant contre cet écueil. Voilà pourquoi l'Apôtre hésite sans cesse, quoique la nécessité soit là sans cesse devant ses yeux; il avertit à plusieurs reprises que c'est de la folie. Il prend enfin courage, après s'être excusé par la nécessité; et voici comment il s'exprime : «Ils sont hébreux ? et moi aussi. Ils sont israélites ? et moi aussi.» Tous les hébreux n'étaient pas israélites; car les Ammonites et les Moabites étaient hébreux. Aussi, pour mieux épurer cette origine, Paul ajoute-t-il : «Ils descendent de la race d'Abraham ? et moi aussi. Ils sont ministres du Christ ? je parle toujours dans ma folie, je le suis plus qu'eux.» Il ne lui suffit pas des précautions qu'il a déjà prises, il y revient : «Je parle toujours dans ma folie, je le suis plus qu'eux.» J'occupe un meilleur rang dans ce ministère. Il pouvait certes donner des preuves évidentes de sa supériorité; il appelle néanmoins folie cette conduite et ce langage.

Du moment où les autres étaient de faux apôtres, me direz-vous, il ne fallait pas établir de comparaison, il fallait leur refuser entièrement la qualité de ministres. – Il la leur avait refusée, en disant : «Faux apôtres, ouvriers pleins de dol, qui se déguisent en apôtres du Christ.» Maintenant il ne procède pas de même; il en vient à l'examen détaillé. Or, il n'est pas de juge qui prononce la sentence avant d'avoir tout examiné. Lors donc que Paul aura, par voie de comparaison, démontré ce qui ressort des faits, il se prononcera d'une manière plus inébranlable. On peut dire aussi que c'est leur opinion et non la sienne qu'il traduit par ce mot : «Ils sont ministres du Christ.» Puis, quand il ajoute : «Je le suis plus qu'eux,» il compare, faisant bien voir que ce n'est pas lui qui porte la décision, qu'elle est gravée dans les faits mêmes, et qu'ils attestent le caractère de son apostolat. Passant sur tous les miracles, il commence par les épreuves qu'il a subies : «J'ai plus supporté de travaux, reçu des coups outre mesure.» Les coups l'emportent sur les travaux, les supplices sont plus méritoires que les fatigues. «J'ai plus longtemps séjourné dans les prisons.» Encore un degré de plus. «Je me suis trouvé plus souvent en face de la mort.» Il avait dit dans la première Epître : «Je meurs chaque jour.» (I Cor 15,32) Il parle ici de la réalité même; car plus d'une fois il a couru le danger de la vie. «Les Juifs m'ont infligé trente-neuf coups de verge, en cinq différentes occasions.» Pourquoi pas quarante coups ? Parce que chez ce peuple, quand ce nombre était atteint, le patient était noté d'infamie. Cette mesure avait été adoptée pour prévenir un excès de rigueur. De là trente-neuf coups, au lieu de quarante. Il était prescrit dans la loi qu'on ne dépasserait pas ces bornes.

«J'ai été flagellé trois fois, une fois lapidé, trois fois j'ai fait naufrage.» Et qu'importe pour la prédication ? On y voit les longues courses de l'Apôtre et ses voyages sur mer. «J'ai été enseveli dans les flots un jour et une nuit.» Quelques-uns pensent que cela doit être entendu d'une manière littérale; d'autres, pour se rapprocher davantage de l'ordre naturel, disent qu'il a nagé tout ce temps. Ceci serait moins merveilleux, et l'Apôtre ne l'aurait pas mis à la suite du naufrage dans sa progression. «Périls dans les fleuves;» il avait aussi des fleuves à traverser. «Périls de la part des brigands, périls dans la cité, périls dans la solitude.» Partout m'attendaient des combats à soutenir, dans les villes et dans les campagnes, dans les lieux déserts et dans les contrées habitées. «Périls de la part des nations, périls au milieu des faux frères.» Remarquez cet autre genre de combat. Ce n'était pas seulement les ennemis, c'était encore des hommes couverts du masque de l'amitié fraternelle qui le persécutaient. «Dans les fatigues et les chagrins.» Les dangers succédaient aux fatigues et les fatigues aux dangers, sans lui laisser un moment de relâche, ni lui permettre de respirer un peu. «Dans les longues veilles, la faim, la soif et la nudité, sans compter les peines extérieures.»

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

2. Il passe sous silence plus de tribulations qu'il n'en énumère : impossible d'exprimer d'ailleurs la grandeur de celles qu'il a mentionnées. Il ne les expose pas en particulier, il les résume et les rappelle en général; il n'en signale qu'un petit nombre; une fois, dit-il, ou bien trois fois. Quant aux autres, elles sont trop nombreuses pour qu'il essaye de les rappeler. Il ne parle pas non plus des heureux fruits de ces épreuves, il se borne à parler des souffrances endurées pour la prédication. En nous donnant un exemple de modestie, il nous enseigne que les labeurs auront toujours leur récompense, alors même qu'ils n'auraient rien produit, une récompense complète et que cela ne saurait amoindrir. «Mon oppression continuelle;» les agitations, les tumultes, les peuples insurgés, les villes déchaînées contre lui. Les Juifs plus que tous lui faisaient une guerre incessante, parce qu'il les confondait avec plus de vigueur que les autres apôtres; et puis la grande cause de cette fureur, c'est qu'il eût si subitement changé. La haine soufflait de toute part contre lui, de la part des siens comme des étrangers, de la part des hypocrites : partout des tempêtes et des précipices, dans les foules et les déserts, sur mer et sur terre, au dedans comme au dehors; il n'avait pas toujours la nourriture et le vêtement nécessaires : ce champion de l'univers combattait nu, soutenait la lutte dans les angoisses de la faim, tant il était éloigné de thésauriser. Il ne se décourageait pas pour cela, il en rendait plutôt grâce au suprême Agonothète.

«La sollicitude de toutes les Eglises.» Voilà le point capital, ce qui torture l'âme elle-même, ce qui l'atteint dans ce qu'elle a de plus élevé. N'eût-il subi du dehors aucune attaque, c'est bien assez de ce combat intérieur, de ces flots tumultueux qui se succèdent, de ce déluge de préoccupations, de ces pensées qui se heurtent sans cesse. S'il suffit d'avoir une maison à sa charge, des serviteurs, des administrateurs et des économes, pour que les soucis, sans que personne même vous fasse obstacle, vous empêchent souvent de respirer, comprenez dans quel état devait être un homme ayant le souci, non d'une maison seule, mais des cités et des nations entières, de tous les peuples de l'univers, et concernant des objets d'une suprême importance, seul en présence de tant d'oppositions, sous le coup de tant de souffrances, plus vigilant et plus attentif que ne le fut jamais un père. Il ne faut pas que vous disiez : Qu'importe sa sollicitude, s'il n'en était pas sérieusement affecté ? Il vous explique lui-même à quel point elle était ardente : «Qui donc est infirme, sans que je le sois aussi ?» Il ne dit pas simplement qu'il prend part à l'affliction, il déclare qu'il souffre en quelque sorte la même maladie, tant il éprouve d'agitation et de trouble. «Qui est scandalisé, sans que je brûle ?» C'est le paroxysme de la douleur, qu'on ne saurait mieux rendre que par l'image du feu. Rien n'est plus fort que cette parole : Je brûle, je suis dans le feu. Les premières épreuves, quoique rudes, étaient bientôt passées, et laissaient après elles une joie impérissable; ce qui le tourmentait, ce qui le tenait sous le pressoir et déchirait son âme, c'est de s'identifier ainsi avec chaque infirme, quel qu'il fût. Il ne choisissait pas les plus dignes, il ne dédaignait pas ceux d'un rang inférieur, il admettait le dernier des hommes à son intimité. De là ce défi : «Qui donc est infirme ?» Il ne fait pas de différence. On eût dit qu'il était lui-même l'Eglise répandue dans tout l'univers, puisqu'il s'arrogeait le droit de souffrir dans chaque membre.

«S'il faut me glorifier, je me glorifierai seulement dans ma faiblesse.» Vous le voyez, jamais il ne tire sa gloire des miracles, mais toujours des persécutions et des épreuves. C'est là ce qu'il entend par faiblesse. Il signale ainsi la guerre multiple qui lui est déclarée. Les Juifs et les Gentils l'attaquent sans cesse et le pressent des deux côtés, il a d'autres ennemis dans les faux frères, il gémit sur l'infirmité des fidèles qui se scandalisent, il est partout assailli par les troubles et les difficultés, chez les siens, je le répète, et chez les étrangers. Voilà le signe distinctif de l'Apôtre, l'Evangile s'établit par de tels moyens. «Dieu le Père du Seigneur Jésus m'est témoin de la vérité de ma parole. Le préposé de la nation, représentant du roi Arétas, faisait garder la ville de Damas, dans le but de me saisir.» D'où vient qu'il affirme avec cette force, avec le désir d'être cru, ce qu'il n'avait fait auparavant pour aucune autre chose ? Probablement parce que ceci datait de plus loin et n'était pas aussi connu, tandis que sa sollicitude pour toutes les Eglises n'était ignorée de personne, pas plus que le reste. Remarquez-vous à quel point la guerre devait être acharnée, puisqu'on gardait une ville entière à cause de lui seul ? Quand je dis la guerre, c'est du zèle de Paul que je veux parler; car, s'il avait été moins ardent, il n'aurait pas allumé dans le cœur de ce magistrat une pareille haine.

C'est d'une âme vraiment apostolique de souffrir de telles persécutions, sans jamais se laisser abattre, de supporter généreusement tous les maux qui surviennent, et non de se jeter au milieu des périls ou de les provoquer. Voyez aussi de quelle façon il consent à sortir de cette ville gardée : «On le laisse glisser du haut des remparts au moyen d'une corbeille.» Il désirait sans doute voir arriver la fin de sa vie; mais il désirait encore plus sauver des hommes. Plus

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

d'une fois il eut recours à de semblables manœuvres pour se conserver à la prédication; il ne refusait pas d'employer des moyens humains, quand ils étaient exigés par les circonstances, tant il avait de vigilance et d'activité. Si les maux étaient inévitables, la grâce seule lui suffisait. N'avait-il devant lui qu'une épreuve ordinaire, il se montrait ingénieux à l'augmenter ou même à la multiplier, ayant toujours soin de tout rapporter à Dieu. Représentez-vous une étincelle qui ne s'éteindrait jamais, quoique lancée au milieu de la mer; elle est engloutie par les ondes, puis elle reparait avec tout son éclat : telle bienheureux Paul paraît d'abord sombrer dans la tourmente, et dominant ensuite les flots avec une gloire nouvelle, victorieux parce qu'il a souffert.

3. C'est ici la victoire par excellence : l'Eglise dresse un trophée, le diable subit une défaite, quand la tribulation se déchaîne contre nous. Notre ennemi reçoit des chaînes, il est lui-même accablé sous le poids des douleurs qu'il nous suscite. Paul nous en fournit des exemples frappants : plus le diable l'entourait de périls, plus il lui ménageait de victoires, et lui-même était le vaincu. Ce n'est pas un seul genre d'épreuves, ce sont des épreuves multiples et diverses qu'il lui procura. Les fatigues, les chagrins, les terreurs, les angoisses, les soucis, les humiliations venaient de différents côtés à la fois, et cependant il triomphait de tant d'ennemis conjurés. Supposons encore un soldat dont le monde entier conspire la perte, entouré de bataillons toujours prêts à le frapper, et qui serait néanmoins invulnérable : ainsi nous apparaît le grand Paul, seul au milieu des Gentils et des barbares, parcourant incessamment les terres et les mers, partout et toujours invincible. Comme le feu qui tombe sur la paille et le foin les absorbe, les transforme en sa propre nature, l'Apôtre passe de même à travers les nations, les amenant toutes à la vérité. C'est un torrent que rien n'arrête, qui s'en va renversant tous les obstacles. C'est un athlète seul contre tous, courant de droite et de gauche et frappant sans repos; un guerrier qui força les murailles, qui se bat sur mer aussi bien que sur terre. Paul est également habile à tous les genres de combats; il respire la flamme, nul n'ose l'approcher; d'un seul corps il embrasse le monde, d'une seule langue il met en fuite tous les contradicteurs. Les nombreuses trompettes qui secouaient les murailles de Jéricho et les ruinèrent jusqu'aux fondements, n'avaient pas la puissance de cette voix : elle jette à bas les citadelles du diable, elle entraîne à sa suite les ennemis.

Après avoir de la sorte réuni des captifs en grand nombre, l'Apôtre leur donne des armes, il en fait ses soldats, et, par eux, il remporte de merveilleux triomphes. David renversa Goliath d'un seul coup de pierre; mais, si vous considérez les grandes actions de Paul, cela ne vous paraîtra plus que le fait d'un enfant : entre les deux la différence n'est pas moins grande qu'entre un illustre capitaine et un berger. Notre héros ne terrasse pas Goliath d'un coup de pierre; avec la voix seulement il disperse toutes les phalanges du diable. Comme un lion rugissant, lançant le feu par la bouche, il est inaccessible à tous, il parcourt l'univers sans relâche, se précipitant chez les uns, arrivant chez les autres, se portant chez d'autres encore, et toujours ainsi; le vent n'est pas plus rapide. Il tient le monde entier dans sa main comme une maison seule, ou plutôt il le gouverne comme un vaisseau, sauvant ceux qui sont emportés par les lames, fortifiant ceux qui succombent au vertige, encourageant les matelots, s'asseyant à la poupe, mais examinant la proue, tendant les cordages, maniant la rame, ramenant les voiles, regardant l'aspect du ciel; étant tout lui-même, matelot, pilote, vigie, voile, navire; souffrant tout pour ôter aux autres leurs propres souffrances.

Voyez plutôt : il fait naufrage, pour mettre fin au naufrage de l'univers; il passe un jour et une nuit au fond de l'abîme, pour retirer le monde de l'abîme de l'erreur; il vit dans les fatigues, pour donner du repos à ceux que les fatigues accablent; il est meurtri de coups, pour guérir ceux qui sont battus par le diable; il séjourne dans les prisons, pour ramener à la lumière les malheureux enchaînés dans l'obscurité; il est souvent en face de la mort, pour détruire une mort bien plus terrible; il reçoit cinq fois trente-neuf coups de fouet, pour soustraire au fléau du démon ceux qui le flagellent ainsi; il est déchiré de verges, pour les placer sous la verge et la houlette du Christ; il est assailli de pierres, pour les détourner des pierres muettes qu'ils adoraient; il s'enfonce dans la solitude, pour les en arracher; il parcourt les chemins, pour sauver ceux qui s'égarèrent et leur ouvrir la route qui conduit au ciel; il court des dangers dans les villes, pour leur donner accès à la cité d'en haut; il souffre la faim et la soif, pour les délivrer de privations beaucoup plus cruelles; il souffre la nudité, pour revêtir de la robe du Christ ceux qui se déshonorent eux-mêmes; il est en butte aux fureurs de la multitude, pour les mettre à l'abri des assauts de la légion infernale; il brûle, pour repousser les traits enflammés du démon; il se laisse glisser du haut des murailles, pour relever et faire remonter ceux qui gisent à terre.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Oserons-nous encore parler, ne sachant même pas ce que Paul a souffert ? Mentionnerons-nous les richesses, une femme, la patrie, la liberté, quand nous le voyons mépriser mille fois la vie elle-même ? Un martyr ne meurt qu'une fois, tandis que ce bienheureux, dans un seul corps et dans une seule âme, a couru tant de dangers, qu'une âme de diamant y perdrait sa constance. Ce que tous les saints ont enduré dans des existences multiples se trouve accumulé sur cette unique existence. Le monde est une arène pour lui ; il y descend prêt à combattre contre tous, et toujours debout il déploie un courage inébranlable. Il connaît les démons qui luttent contre lui. Aussi brille-t-il dès le principe et se montre-t-il toujours le même depuis qu'il a franchi la barrière jusqu'au dernier moment; les persécutions prennent même plus d'intensité, quand il approche de la palme. Chose digne d'admiration, parmi tant de souffrances et de si nobles actions, il sait garder la modestie la plus parfaite. Se trouvant dans la nécessité de rappeler ses bonnes œuvres, il passe rapidement là-dessus. S'il avait voulu développer chacun des points qu'il touche à peine, les Eglises dont il a dit que la sollicitude pèse sur lui, les prisons et le bien dont elles ont été le théâtre, les embûches et les violences dont il a été l'objet, il eût rempli mille volumes. Il a préféré s'abstenir.

Ayant devant nous de tels exemples, apprenons à pratiquer la modestie, à ne jamais nous glorifier dans les richesses ou les autres avantages d'ici-bas, à trouver notre gloire dans les affronts supportés pour le Christ, et seulement quand la nécessité l'exige. Si rien ne nous en fait un devoir, n'en parlons pas même, de peur de nous enorgueillir; ne rappelons que nos fautes. C'est le facile moyen de nous en délivrer, de nous rendre Dieu propice; d'acquérir l'éternelle vie. Pussions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.